

CHAPITRE XII

RELIGION, CULTURE, LITTÉRATURE ET ART

Religion d'État.

Dans le domaine de la religion et de la philosophie, nul élément nouveau ne s'est produit. La religion d'État romano-hellénique, la philosophie officielle du portique indissolublement liée avec elle, constituaient pour tout gouvernement, oligarchie, démocratie ou monarchie, un instrument commode, mieux que cela, indispensable. Construire l'État à neuf sans l'élément religieux, eût été chose impraticable, autant qu'inventer une religion nouvelle à mettre à la place de l'ancien culte approprié à l'ancienne Rome. Parfois, sans doute, on avait vu rudement s'abattre le balai révolutionnaire sur les toiles d'araignée du système augural (VII, p. 424), mais l'appareil pourri et disloqué n'en avait pas moins survécu au tremblement de terre où s'abîma la République : il fut tout entier transporté avec sa fausse majesté et ses rites vides dans le camp de la monarchie nouvelle. Il va de soi qu'auprès des libres esprits il ne fit que croître en disgrâce. Pour ce qui est de la religion d'État, l'opinion

RELIGION

195

publique n'y montrait guère qu'indifférence : partout on n'y voulait plus voir qu'une institution de commande et de convenance publique : nul n'en prenait souci, si ce n'est peut-être quelques érudits de la politique ou quelques antiquaires. Envers sa sœur la philosophie, il en alla tout autrement chez les gens les moins prévenus, elle ne trouva plus qu'hostilité, juste et infaillible effet à la longue de ses creuses doctrines et de son charlatanisme perfide. Et l'école, elle-même, semblait prendre conscience de sa nullité ; aussi, fait-elle un effort vers le syncrétisme, et tente-t-elle de s'ouvrir ainsi à un souffle vivifiant. *Antiochus d'Ascalon*¹ (il florissait vers 675), qui se vantait d'avoir su fondre en une savante unité le stoïcisme de Zénon avec les idées de Platon et d'Aristote, remporta dans Rome plus d'un succès. Sa philosophie, assez mal venue, fut à la mode chez les conservateurs d'alors : les dilettantes et les lettrés du beau monde l'étudièrent avec ardeur. Quiconque voulait un champ plus libre pour la pensée, ou ignorait le portique, ou lui était hostile. On avait en dégoût ces pharisiens de Rome, ces fanfarons aux

79 av. J.-C.

¹ [Antiochus d'Ascalon, le fondateur de la V^e académie, l'ami de Lucullus, et le maître de philosophie de Cicéron, à Athènes (en 675 : *Academ.*, *passim.*, et *Brut.* 91). Il était, aux yeux de l'orateur romain, le plus achevé et le plus ingénieux des philosophes du temps : *politissimum et acutissimum omnium nostræ memoriæ philosophorum.* *Acad.* 2. 35). Il avait été le disciple, entre autres, de Philon d'Alexandrie, dont il prit plus tard à partie le platonisme dégénéré en septicisme (*Acad.* 2, 4). Puis bientôt fondant ensemble, dans un eclectisme habile les doctrines diverses des principales sectes, il soutint, avec l'ancienne Académie, que l'intelligence a son *criterium* pour discerner sûrement le vrai du faux, ou pour parler avec l'École, pour discerner les images fournies par les objets réels des simples conceptions immatérielles (*Acad.* 2. 18. 19). En somme, également éloigné des paradoxes moraux, des stoïques, et des rêveries métaphysiques des académiciens outrés, il se rapprochait davantage des doctrines positives de l'Aristotélisme : il voulait l'honnêteté dans la vie, en jouissant des biens que la nature a mis à la portée de l'homme (*honeste vivere, fruentem rebus iis quas primas homini natura conciliet.* *Acad.* 2, 42). Il accompagna Lucullus en Syrie, où il mourut, ce semble, vers 686.]

79.

68.

grands mots pleins d'ennui : on aimait mieux, quittant les sentiers pratiques de la vie, se rejeter les uns, dans l'*apathie* (ἀπάθεια) énervée ; les autres, dans l'ironie qui nie tout : de là, les progrès croissants de l'épicurisme dans les grands cercles de Rome : de là, le droit de cité conquis par les cyniques de la secte de Diogène. Condamnée qu'elle était à la sécheresse et à l'infécondité, alors que, loin de chercher le chemin de la sagesse dans la rénovation des doctrines traditionnelles, elle se contentait du présent, et ne prêtait foi qu'à la sensation matérielle, cette philosophie valait encore mieux que le cliquetis de mots et que les notions vides de la sagesse stoïque ; et le cynisme l'emportait sur tous les systèmes philosophiques d'alors, en ce que, les méprisant tous, hommes et sectes, il se contentait de n'être point un système, avantage immense, en vérité. Donc, dans les deux armées de l'épicurisme et du cynisme, on menait guerre ardente, et non sans succès, contre le portique : ici, prêchant pour les gens sérieux, l'épicurien Lucrèce¹, avec l'accent puissant d'une conviction profonde et d'un saint zèle, s'attaquait aux dieux, à la providence divine des stoïques, à leurs doctrines, à la théorie de l'immortalité de l'âme humaine : là, devant le gros public qui aime à rire, Varron, le cynique, décochait les flèches rapides de ses satires lues de tous, et frappait au but encore plus sûrement². Et tandis que les meilleurs de l'ancienne génération se montraient hostiles pour le Portique, les hommes de la génération nouvelle, Catulle, par exemple, se tenaient simplement à distance, et leur critique n'en était que plus vive, par cela qu'ils ignoraient et voulaient ignorer.

Les religions
orientales.

Cependant, à côté de la foi incroyante maintenue par les seules convenances politiques, on se rattrapait largement ailleurs. L'incroyance et la superstition, ces deux

¹ [V. *infra*].

² [V. *infra*, les *Satyres Menippées*.]

prismes divers du même phénomène historique, allaient de pair et se donnant la main dans le monde. Il ne manquait point de gens même, qui les réunissaient en eux, niant les dieux avec Epicure, priant et sacrifiant devant la moindre chapelle. Naturellement il n'était plus question que des seuls dieux orientaux : à mesure que la foule accourait des provinces grecques en Italie, ceux-ci, en nombre toujours croissant, inondaient l'Occident à leur tour. Nous savons quelle importance avaient conquise les cultes de Phrygie : les hommes déjà sur l'âge, Varron et Lucrèce, nous l'attestent par leurs attaques et les plus jeunes nous le disent de même : témoins les glorifications du poétique Catulle qui, d'ailleurs, conclut par une prière caractéristique : « Déesse, éloigne de moi tes fureurs, et » jette-les sur les autres¹ ! » A côté des dieux de Phrygie, vinrent se ranger ceux de la Perse : ils avaient eu pour premiers propagateurs les pirates de l'Est et de l'Ouest qui se rencontraient sur les flots de la Méditerranée : leur plus ancien sanctuaire était, dit-on, à l'occident de l'*Olympe* de Lycie. Mais au cours de son émigration vers l'ouest, le culte oriental avait perdu tout ce qu'il renfermait primitivement d'éléments moraux et de spiritualisme élevé : ce qui le prouve, c'est que la plus grande divinité de la pure doctrine de *Zarathustra*, *Ahouramazda*, demeura inconnue aux occidentaux. Leurs adorations se tournèrent de préférence vers le Dieu qui, dans l'ancienne religion populaire des Perses, avait pris la première place, *Mithra*, fils du *Soleil*. Plus vite encore que les hôtes du ciel perse, aux figures plus éthérées et plus douces, se répandirent dans Rome les cohortes mystérieuses et lourdes des grotesques théogonies égyptiennes, *Isis*, mère de la Nature avec toute sa suite, *Osiris*, qui meurt toujours et toujours

Le culte
de Mithra.

Le culte d'Isis.

¹ [Dea, dea magna, Cybelle, Didymi Dea domina ;
Procul a mea sit furor omnis, hera domo :
Alios age incitatos, alios age rabidos.

(Cat. *carm.* 63. *Atys*.)]

58 av. J.-C.

50.

Le nouveau
Pythagorisme.

ressuscite, le sombre *Sérapis*, l'*Horus-Harpocrate*, sévère et silencieux, et l'*Anubis Cynocéphale*. L'année même où Clodius lâcha la bride aux *clubs* et aux conventicules (696) et par l'effet de cette émancipation populacière sans nul doute, ces essaims de dieux firent mine d'aller se loger jusque dans la vieille citadelle du Jupiter Romain, au Capitole : ce ne fut pas sans peine qu'on les arrêta. Il leur fallait à tout prix un Temple : on leur assigna du moins les faubourgs. Aucun culte ne jouissait d'une semblable popularité parmi les basses classes du peuple : quand un jour le Sénat ordonna la destruction du sanctuaire d'Isis, élevé dans l'enceinte des murs, il ne se trouva pas d'ouvrier qui osât y porter la main, et force fut bien au consul Lucius Paullus (704 — VII, p. 213), de donner le premier coup de hache¹. Point de fille si débauchée, à coup sûr, qui ne fût à proportion dévote envers la déesse. Il va de soi que les sorts, l'onéirocritie et tous les arts libres de même espèce étaient métiers fructueux. On professait la science des horoscopes. *Lucius Tarutius* de *Firmum*, homme considérable, érudit dans son art, grand ami de Cicéron et de Varron, déterminait très-sérieusement, après force calculs, la date de la naissance des rois Romulus et Numa, et même celle de la fondation de Rome, et, s'aidant de la sagesse chaldéenne et égyptienne, confirmait les récits de la légende romaine à la grande édification des croyants des deux partis². Mais phénomène plus remarquable encore, on vit se produire, pour la première fois dans le monde Romain, un essai de fusion entre la foi grossière et la pensée spéculative, manifestation non méconnaissable des tendances que nous avons coutume

¹ [Val. Maxim. 1. 3. 3.]

² [*Tarutius* de *Firmum*, mathématicien et astrologue (*in primis chaldaicis rationibus eruditus*, dit Cic. *de divin.* 2, 47), fixait le jour natal de Rome aux fêtes de Palés (*Parilia*, le 11^e jour avant les calendes de mai, ou 21 avril), alors que la lune était dans le signe de la *Balance* (*in Jugo*). Plutarque le mentionne aussi (*Romul.* 12).

Nigidius
Figulus.

58 av. J.-C.

45.

d'appeler le *Néoplatonisme*. Il eut pour premier et plus ancien apôtre *Publius Nigidius Figulus*, notable romain, appartenant à la faction la plus rigide de l'aristocratie, préteur en 696, et qui mourut exilé d'Italie pour cause politique, en 709. Vrai prodige d'érudition, plus étonnant encore par l'obstination de ses croyances, il bâtit avec les éléments les plus disparates un système de philosophie religieuse, dont il enseignait les principes dans ses leçons orales, bien plus encore que dans ses livres consacrés aux matières théologiques et aux sciences naturelles. Repoussant loin de lui les squelettes et les abstractions des systèmes ayant cours, il puisa, jusque sous les décombres, aux sources de cette philosophie anté-socratique, dont la pensée s'était révélée aux sages des anciens temps sous sa forme la plus vivante et la plus sensible. Chez lui, d'ailleurs, il va de soi que les sciences physiques transcendentes jouaient un rôle considérable. Dirigées en ce sens, ne les voit-on pas chez nous aussi, tous les jours, offrir une prise puissante au charlatanisme mystique et aux pieux escamotages ? A plus forte raison en était-il de même dans l'antiquité, davantage ignorante des véritables lois de la nature. Quant à la théologie de Figulus, elle n'était autre que ce baroque mélange, où s'étaient abreuvés déjà ses co-religionnaires grecs, où l'on trouvait brassés ensemble la sagesse orphique et autres anciens dogmes, et les dogmes nouveaux inventés en Italie, et les mystères de la Perse, de la Chaldée et de l'Égypte. De plus, comme si la confusion n'était point déjà assez grande, et sous couleur d'achever l'harmonie du système, notre philosophe y ajoutait les données de la science étrusque, enfants du néant, et la science indigène du vol des oiseaux. Cela fait, la doctrine fut mise sous l'invocation politique, religieuse et nationale du nom de Pythagore, cet ultra-conservateur dont la maxime principale était « fonder l'ordre, empêcher le désordre ; » de Pythagore, le faiseur de miracles, le conjurateur d'esprits, l'antique sage natif de

l'Italie, dont la légende s'entrelace avec la légende de Rome, et dont le peuple contemplant la statue debout sur le Forum. La naissance et la mort ont leur affinité : comme il avait assisté au berceau de la République, ami du sage Numa, collègue de la *Mater Egérie* divinement prudente, Pythagore était aussi le dernier refuge, à l'heure suprême, de l'art sacré des augures des oiseaux. Mais le système de Nigidius n'était point seulement une merveille, il enfantait aussi des prodiges : au jour où naquit Octave, Nigidius prédit à son père la grandeur future du fils. Pour les croyants, les prophètes à sa suite évoquaient les mânes ; et chose qui dit tout, ils indiquaient les cachettes où gisaient les trésors perdus. Toute cette science, vieille et neuve à la fois, avait fait sur les contemporains une impression profonde : dans tous les partis, on vit les hommes les plus considérables, les plus savants, les plus vaillants, et Appius Claudius, le consul de l'an 700, et l'érudit Marcus Varron, et Publius Vatinius, officier brave s'il en fut, s'adonner eux aussi, à la nécromancie : la police dut s'en mêler, paraît-il, et réprimer ces entraînements de la société romaine. Tristes et derniers efforts qui ne sauveront pas la religion ! Semblables aux efforts honnêtes de Caton dans l'ordre politique, ils nous frappent par leurs côtés lamentables et comiques tout ensemble. Qu'on se moque tant qu'on voudra de l'Évangile et de l'Apôtre, ce n'en est pas moins chose bien grave que de voir les hommes vigoureusement trempés se laisser choir, eux aussi, dans l'absurde !

54 av. J. C.

[A ce portrait de Nigidius Figulus, nous voudrions ajouter quelques détails purement biographiques. On ne sait ni la date ni le lieu de sa naissance. Mais il appartenait au Sénat, où en l'an 691, il appuya les motions de Cicéron, son ami, contre les Catilinaires (Cic. *pro Sull.* 14. — Plut. *an seni sit gerenda res-publ.* 27). Préteur en 695, il est exilé, on l'a vu plus haut, par César (709) (p. 59), et meurt loin de Rome vers 710. Eusèbe (*Chron.* 184) lui donne les titres de *Pythagoricus et Magus*; et de fait, au dire de Cicéron, d'Aulu Gelle et d'autres, il passait pour l'un des plus

53.

59.
45-44.

Éducation.

L'éducation de la jeunesse continue à se mouvoir dans le programme, ailleurs décrit, de la précédente époque, dans les *humanités* comprenant les deux langues¹. Toutefois plus le temps marche, et plus le monde romain, dans sa culture générale, va s'assujettissant aux formes instituées par les Grecs. On délaisse les exercices de la balle, de la course et de l'escrime, pour la gymnastique perfectionnée de la Grèce ; et s'il n'existe point encore d'établissements publics en ce genre, on ne rencontre déjà plus de *villa* élégante qui n'ait sa *Palæstre* à côté de ses *Thermes*². Que si l'on veut pousser plus loin, et se demander

savants hommes de son temps, quoique Aulu Gelle lui reproche aussi le défaut de clarté dans le style et l'exposition (*Ætas M. Ciceronis et C. Cæsaris ... doctrinarum multiformium variarumque artium quibus humanitas erudita est, culmina habuit M. Varronem et P. Nigidium. ... Nigidiana autem commentationes non proinde in vulgus exeunt ... et obscuritas subtilitasque earum, tanquam parum utilis, derelicta est. Noct. att. 19. 14*). M. Egger (*Latin. serm. vetust. reliq.* pp. 59 et s.) a réuni quelques fragments de Nigidius disséminés dans les livres des grammairiens postérieurs, dans A. Gelle surtout. — Quant à ses recherches sur la physique et la philosophie, V. entre autres le témoignage de Cicéron, au prologue de son exposition du *Timée*, où Nigidius figure comme l'un des interlocuteurs (*fuit enim ille vir quum ceteris artibus quæ quidem dignæ libero essent, ornatus omnibus, tum acer investigator et diligens earum rerum quæ a natura involutæ videntur*). On y lit que quand le consulaire se rendit en Cilicie, Nigidius, qui venait de quitter son gouvernement, l'attendit à Ephèse, où Cratippe vint aussi le retrouver. — Nous connaissons par des fragments assez nombreux, je le répète, les *Commentarii Grammatici* de Nigidius, en 30 livres : on cite aussi de lui une étude : *de Sphæra barbarica et græcanica*, et divers autres traités : *de animalibus : de hominum naturalibus* (des organes génitaux de l'homme) : *de extis : de auguriis ; de ventis, de Deis*, etc. — Nous renvoyons enfin le lecteur à une lettre touchante de Cicéron, réconfortant Nigidius dans son exil (*ad famil.* 4 13) ; et nous signalerons aux curieux d'érudition, le travail de *Burigny, mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, 29, p. 190, ainsi que l'étude plus récente de Hertz : *de Publ. Nigidii Figuli studiis atque operibus*. Berlin, 1845.]

¹ [V. VII. pp. 66 et s.]² [Cicéron lui-même avait la sienne. *Ad. Attic. passim*. — Mais les Romains confondirent bientôt les gymnases et les palestres. L'un et l'autre mot chez eux devinrent synonymes.]

quelle transformation s'était opérée en ce siècle dans l'ensemble de l'éducation, que l'on compare le programme de l'*Encyclopédie* catonienne (IV, pp. 264 et 265) avec celui du livre analogue de Varron sur les *Sciences scolastiques*¹. Chez Caton, l'Art oratoire, l'Agriculture, la Jurisprudence, la Guerre et la Médecine ne constituent point les éléments d'une éducation scientifique spéciale : chez Varron, autant qu'on le peut induire avec quelque vraisemblance, le cycle des Etudes comprend la Grammaire, la Logique ou la Dialectique, la Réthorique, la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astronomie, la Musique, la Médecine et l'Architecture. Ainsi, au cours du VII^e siècle, l'Art militaire, la Jurisprudence et l'Agriculture sont passées de l'état de sciences générales à celui de sciences professionnelles. Chez Varron, en outre, l'éducation de la jeunesse adopte le programme grec tout entier : à côté des leçons de grammaire, de rhétorique et de philosophie, introduites en Italie dès les temps antérieurs, des cours se sont ouverts pour la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique, plus longtemps demeurées l'enseignement propre des écoles de la Grèce². L'astronomie, par exemple, en donnant la nomenclature des étoiles, amusait le dilettantisme vide des érudits du temps. Associée à l'astrologie, elle donnait pâture aux superstitions pieuses alors toutes puissantes : aussi est-elle pour la jeunesse un canevas d'études régulières et approfondies. On en a la preuve, et les poèmes didactiques d'Aratus parmi les autres œuvres de la littérature Alexandrines, ont des premiers trouvé bon accueil auprès des jeunes Romains curieux de s'ins-

¹ [*IX libri disciplinarum* : Il n'en reste rien ou presque rien. V. *Infra*. etc.]

² Ces sept sciences constituent, comme on sait, les *sept arts libéraux*, lesquels, sauf la distinction à faire quant aux époques entre les trois arts plus anciennement reçus en Italie, et les quatre arts plus récemment introduits, se sont perpétués dans les écoles du moyen-âge.

truire¹. A la série des cours grecs se joignaient la médecine, branche ancienne du programme de l'éducation indigène, et enfin l'architecture, art indispensable aux Romains, devenus bâtisseurs de palais et de villas, en même temps qu'ils délaissaient le travail des champs.

Mais si l'éducation grecque et latine a gagné en étendue, et en rigueur d'école, elle a perdu beaucoup du côté de la pureté et de la délicatesse. La science grecque, recherchée avec une irrésistible ardeur, a donné sans doute un vernis plus savant à la culture. Mais expliquer Homère ou Euripide n'est point un art après tout. Elèves et maîtres trouvèrent leur compte à la poésie Alexandrine : celle-ci, les choses étant ce qu'elles étaient dans le monde romain, s'accommodait à l'esprit de tous, bien mieux que la vieille et vraie poésie nationale de la Grèce. Pour n'être pas vénérable autant que l'Iliade, elle n'en comptait pas moins un nombre respectable d'années ; et aux yeux des professeurs, les Alexandrins étaient de véritables classiques. Les poésies érotiques d'*Euphorion*, « les « *Causes* » de *Callimaque* et son « *Ibis*, » « l'*Alexandra* » comique et obscure de *Lycophron*, renfermaient toute une mine de *mots rares* (*glossæ*) bien faits pour les chrestomathies et les commentaires des interprètes². N'y trouvait-on pas force

Études
grecques.

L'Alexandris-
sime.

¹ [*Aratos*, contemporain d'Aristarque de Samos et de Théocrite (III^e siècle avant J.-C.), vécut à la cour d'*Antigone Gonatas*, le macédonien. Grammairien et philosophe, il mit en vers les deux traités en prose d'un auteur plus ancien (*Eudoxos*), sous les titres de *Phénomènes*, et de *Pronostics*. Ces ouvrages qui n'ont qu'un intérêt scientifique assez mince, sont élégamment écrits, et *Quintilien* les loue (X, 1). Ils trouvèrent grande faveur à Rome, et furent traduits trois fois en vers latins. La première traduction des *Phénomènes* est due à Cicéron, très-jeune encore, lorsqu'il exécuta son travail (*de Nat. Deorum*, 2. 41) : la seconde à *César Germanicus*, petit-fils d'Auguste : la troisième à *Festus Avienus*. Il nous reste des fragments des unes et des autres (on les trouvera réunis dans l'édition d'Aratus, de *Buhle*, 1793-1801. Leipzig.)

² [*Euphorion*, fils de *Polymète*, né à *Chalcis* d'Eubée vers l'an 480, au temps des guerres de *Pyrrhus* en Italie. — Il vécut à la cour d'*Antiochus le Grand*, dont il fut le bibliothécaire, et mourut en

244 av. J.-C.

phrases et sentences péniblement contournées et de pénible explication, force excursions à perte de vue, tout un ramas

Syrie. Philosophe, grammairien et polygraphe, il composa aussi de très-nombreux poèmes, épiques, mythologiques et élégiaques, dont il ne nous reste que les noms. *L'Anthologie* nous a gardé de lui deux *épigrammes*, du genre érotique : il eut, dans ce genre, Cornelius Gallus, Tibulle et Propertius pour imitateurs. — Cicéron, venant la gloire oubliée d'Ennius, s'attaquait vivement aux prôneurs de l'obscur et fade poète (*cantores Euphorionis Tuscul.* 3. 19, et de *Divin.* 11. 64.) Meinecke a écrit une étude de *Euph. Chalcid. vita et scriptis*, qu'on pourra lire dans ses *Analecta Alexandrina* : Berlin, 1843. (V. aussi *L'Anthologie grecque*, traduite, éd. Hachette, Paris, 1863, t. I, pp. 114 et 427, t. II, notice p. 424, et l'épigramme de *Cratès*, t. I, p. 422). — *Callimaque* est plus connu. Appartenant à une branche des *Battiades* de Cyrène : il vécut à Alexandrie, sous les Ptolémées Philadelphie et Evergète, il fut préposé en chef à la bibliothèque d'Alexandrie. Grammairien, philologue, poète et critique, il écrivit, dit-on, huit cents ouvrages ou traités, dont, sauf pour quarante environ, nous n'avons même plus les titres. Comme Euphorion il accumulait et compilait les curiosités mythologiques et légendaires. — Citons parmi ses *reliquæ*, six *hymnes* dans le genre épique, poèmes érudits et péniblement écrits, non moins pénibles à lire ; soixante-trois *épigrammes*, insérées dans *L'Anthologie* ; et des fragments d'*élégies*, dont l'une a été imitée par Catulle (*de coma Berenices*). Il servit aussi de modèle à Ovide et Tibulle. — Parmi ses livres en prose, il faut regretter surtout sa « *Bibliothèque littéraire* (πύλαξ παντοδαπῶν συγγραμμάτων), véritable catalogue chronologique des ouvrages conservés au Musée d'Alexandrie. — Les « *causes* (αἰτίαι) » auxquelles fait allusion M. Mommsen étaient un poème didactique en quatre chants sur les mythes, les rites, et les traditions pieuses. Nous en connaissons quelques vers. — Apollonius de Rhodes, l'auteur du poème des Argonautes, comptait parmi les disciples de Callimaque. Imitateur d'Homère et des Anciens, il se permit contre son maître une acerbe critique : (V. *Anthol.*, éd. Hachette, I, p. 429) : Callimaque y répondit par l'*Invective* de l'*Ibis* » qu'Ovide a imitée. En résumé, s'il fut le « prince de l'élégie » (Quintil. 10, 58), il montra plus d'art que de génie, et la postérité a ratifié le jugement d'Ovide

Quamvis ingenio non valet, arte valet.

(*Amor.* I. 15).

Les éditions de Callimaque sont nombreuses. Citons celle d'*Ernesti*, Leyde, 1761, et la dernière, de Blomfield, London, 1815. — De *Lycophron*, de Chalcis aussi, nous dirons seulement qu'il fut de même attaché au Musée d'Alexandrie sous Ptolémée Philadelphie, qu'il eut pour mission de classer les manuscrits des *comiques*, et qu'il écrivit sur eux un livre érudite malheureusement perdu. Il fut

inextricable et mystérieux de mythes oubliés, tout un arsenal enfin d'érudition pesante en tous genres ? Il fallait chaque jour à l'école des morceaux de résistance plus difficiles ; et tous ces produits de la littérature Alexandrine, chefs-d'œuvre de l'industrie des maîtres, devenaient autant de merveilleux thèmes pour les bons écoliers. On vit donc les Alexandrins, à titre de modèles et de textes d'épreuve, envahir à demeure les gymnases italiques. Ils firent avancer la science, qui en doute ? mais aux dépens du goût et du bon sens. Puis bientôt cette soif de culture malsaine, s'emparant de toute la jeunesse romaine, celle-ci voulut, autant qu'il était possible, aller à la source même de la science Hellénique. Les cours des maîtres grecs de Rome n'étaient bons que pour les premiers essais, mais on voulait converser avec les Grecs : on affluait aux leçons des philosophes grecs, à Athènes, aux leçons des rhéteurs, à Rhodes¹ : on faisait son voyage littéraire et artistique en Asie mineure, où l'on trouvait et étudiait sur place les antiques trésors du génie des Hellènes, où se continuaient, à l'état de métier, il est vrai, les traditions du culte des muses. Quant à la capitale de l'Égypte, regardée comme le sanctuaire des disciplines plus austères, comme elle était plus loin, elle était moins fréquemment visitée par la jeunesse en quête de savoir.

de la *Pléiade*, comme Callimaque, écrivit de nombreuses tragédies, un drame satirique contre *Ménédème* d'Erétrie, le philosophe, et enfin un long monologue iambique en 1474 vers, la « *Cassandra* (ou *Alexandra*) », poème d'une obscurité proverbiale, même chez les Anciens (σκοτεινὸν ποίημα, dit *Suidas*), et sur lequel les scholiastes et commentateurs se sont donné carrière. Il y met en scène la *prophétesse* de la chute de Troie, remonte aux Argonautes, aux Amazones, à Io et à Europe, etc., etc. — La dernière édition de l'*Alexandra* est due à Bachmann, 2 vol. Leipzig, 1828.

Sur tous ces poètes, et sur la Pléiade Alexandrine, nous renvoyons le lecteur à l'*Essai historique sur l'École d'Alexandrie*, de M. Matter, Paris, 1820.]

¹ [Ainsi firent Pompée, César, Cicéron, même dans leur âge mûr. — Ces deux derniers reçurent à Rhodes les leçons d'*Apollonius d'Alabanda* (en Carie), plus connu sous le nom de *Molon*. *Brut.* 90. 91. — *Suet. Cæs.* 4.]

Études latines.

En même temps que le programme des études grecques, le programme latin s'élargit, lui aussi, résultat pur et simple, en partie, du mouvement de l'hellénisme. Les Latins, au fond, recevaient des Grecs et l'impulsion et la méthode. Bientôt sous l'influence des idées démocratiques, la tribune du Forum s'ouvrit à toutes les classes, et appela la foule. Les conditions politiques de la Rome nouvelle ne contribuèrent pas peu à l'agrandissement du rôle des orateurs : « où que vous jettiez les yeux ; les rhéteurs foisonnent ! » C'est le mot de Cicéron. Ajoutez-y le culte des écrivains du ^{vi}e siècle, qui, à mesure qu'ils s'enfoncent dans le passé, s'entourent davantage de l'auréole classique, et composent l'âge d'or de la littérature latine. Sur eux se concentre l'effort du travail pédagogique, ils lui fournissent le plus puissant contingent. Puis voici que de tous les côtés la barbarie immigré ou fait irruption dans l'Empire, que des contrées populeuses, les Gaules, les Espagnes, se latinisent. La langue romaine, les lettres latines y gagnent d'autant. En eût-il été de même, si l'idiôme indigène fût demeuré cantonné dans le Latium ? A Côme, à Narbonne, le maître de lettres était un personnage bien autrement important qu'à Ardée ou à Præneste. Et pourtant, à tout prendre, la culture baissait, loin d'être en progrès. La ruine des villes provinciales italiennes, l'affluence énorme des hommes et des éléments étrangers, l'abaissement politique, économique et moral de la nation, et, par-dessus tout, les ravages des guerres civiles faisaient à la langue un dommage auquel ne pouvaient parer tous les maîtres d'école du monde. Les étroits contacts avec la civilisation grecque d'alors, les influences plus directes de la science loquace d'Athènes, de la rhétorique rhodienne et de l'Asie mineure, infectaient la jeunesse des miasmes les plus vicieux de l'hellénisme. De même que l'importation de l'hellénisme en l'Orient avait nui à l'idiôme de Platon, de même la propagande latine chez les Gaulois, les Ibères et les Libyens, amenait la corruption de

la langue romaine. Ce public qui applaudit aux périodes savamment arrondies, cadencées et rythmées de l'orateur, qui fait payer cher au comédien la moindre faute de grammaire ou de prosodie, ce public, je le veux, possède sa langue maternelle : elle a été étudiée à fond, et par l'école elle est devenue le commun bien de toutes les classes. Il n'en est pas moins vrai qu'à entendre les contemporains le mieux à même d'en juger, la culture hellénique chez les Italiens de l'an 690 est bien déchue de ce qu'elle était un siècle avant ; ailleurs aussi, ils déplorent la corruption du bon et pur latin d'autrefois, il n'y a plus que de rares personnages à le pratiquer. On le rencontre encore dans la bouche de quelques vieilles matrones du grand monde ; mais les traditions de la vraie élégance, l'esprit, le sel latin des ancêtres, la finesse de Lucilius, les cercles littéraires des Scipions, tout cela s'est perdu. Que parlez-vous d'*urbanité* (*urbanitas*), ce mot et cette idée créés d'hier ? Loin que la politesse règne dans les mœurs, elle s'en va bien plutôt ; dans la ruine de la langue et des mœurs, chez les barbares latinisés ou chez les latins devenus barbares, l'on ressent au vif l'absence même de toute urbanité. Les satires de Varron, les lettres de Cicéron, nous rendent le ton de la conversation élégante, soit : mais elles sont l'écho des antiques mœurs encore vivantes à Réate, à Arpinum : à Rome, il n'en reste plus rien.

Ainsi le système d'éducation de la jeunesse demeurait au fond le même : seulement, par l'effet de la décadence nationale, bien plus que par le vice du système, le bien y étant plus rare qu'au temps jadis, le mal s'y montrait plus souvent. Cependant, là encore, César apporta sa révolution. Tandis que le Sénat romain avait combattu d'abord la culture littéraire, puis n'avait fait que la tolérer, le nouvel Empire Italo-Hellénique, dont l'*humanité* (*humanitas*) constitue l'essence, la prend en main et entend la diriger d'en haut. César octroye la cité à tous les maîtres

64 av. J.-C.

Instruction
publique.
Premiers
établissements.